

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 4 AVRIL, 1872.

EMIGRATION ET REPATRIEMENT.

M. J. A. Mousseau, écrivain, il y a quelques jours, que s'il fallait compter le nombre des enfants canadiens nés à l'étranger, nous n'en déplorerions que plus vivement le courant de l'émigration. Ces paroles sont hélas! trop vraies.

A Woonsocket, R. I. sur trente enfants nés pendant le mois de février dernier, treize sont canadiens. A Worcester plus de 150 enfants canadiens sont nés en 1871.

Souvent nous rencontrons de braves et intelligents Canadiens pouvant à peine parler l'idiôme de leur père, tout en se faisant gloire de leur nationalité.

Nés et élevés aux Etats-Unis, ils croient faire acte de justice en méprisant le Canada au bénéfice de leur pays natal.

Depuis dix ans, les Canadiens émigrés prennent plus de soins de l'éducation de leurs enfants; les exemples que je viens de citer sont plus rares; mais, malgré tous les soins possibles, la sève nationale manque toujours plus ou moins à ces tiges implantées sur le sol étranger.

Voici une triste émigration qui commence. La classe d'émigrants qui nous arrive en ce moment, ne saurait faire connaître notre pays sous un jour favorable.

Je veux parler de l'émigration des briquetiers. Ils nous arrivent et s'en vont avec les hirondelles.

C'est aux travaux les plus durs, les plus pénibles et les moins rémunérés, (en proportion de l'ouvrage de chaque jour et des difficultés à surmonter) qu'ils accourent de nos belles paroisses. Ils viennent ici gagner péniblement sous les rayons ardents du soleil et à la leur blafarde des fournaux de briques, l'argent qu'ils dépensent chaque hiver en Canada. A l'automne, la figure hâlée, les membres engourdis par la fatigue, ils retournent dans nos campagnes, dépenser en plaisirs de tous genres, la petite somme d'argent péniblement gagnée.

Hâtons-nous de dire qu'il y a de nombreuses exceptions; plusieurs ne viennent faire de la brique que pour dégrèver leur propriété et ne perdent rien de leur foi et de leurs mœurs.

Ces briquetiers sont: pour la plupart, tous gens respectables, fils d'honnêtes cultivateurs. Ils arrivent dans les *brigades*, (c'est ainsi qu'ils appellent les lieux où ils travaillent,) avec une foi saine et des mœurs; mais bien souvent ils retournent gangrenés.

En contact journalier avec des individus de toute croyance, et de toutes mœurs, ils contractent de malheureuses habitudes de débauche et d'ivrognerie. Un grand nombre résistent au courant des fausses idées, mais beaucoup y succombent. Si le bon grain est abondant, l'ivraie existe aussi parmi nos briquetiers canadiens. Et malheureusement une seule tige de cette ivraie suffit pour faire des ravages dans le bon grain de nos campagnes.

Le courant de l'émigration, et les fausses idées qu'on professe chez nos cultivateurs sur les avantages de cette émigration, sont dus en bonne partie, au repatriement systématique des briquetiers canadiens. Les dépenses extravagantes qu'ils font pendant le *caraval*; leur air dégagé, leurs habits *flambant neufs*; donnent à croire qu'ils ont amassé l'argent en abondance.

Ils ont bien garde de dire le genre de leur occupation, ou s'ils le font connaître, ils cherchent à en dissimuler les peines et l'apprêt.

Les fils de nos cultivateurs se montent la tête et le printemps suivant, de paisibles laboureurs, ils se font briquetiers.

Ce métier est honorable, le travail est toujours noble sous quelque forme qu'il se pratique; mais il faut bien avouer que c'est un pénible métier où l'on use ses forces plus rapidement que dans tout autre. Sans compter que les Américains qui emploient nos compatriotes à ces travaux les frustreront bien souvent de leur gain péniblement gagné. Qu'on vienne ici faire de la brique, c'est bien, mais qu'on ne débauche donc point nos cultivateurs à *courir les brigades*. Un autre conseil: J'ai lu, il y a quelques temps, que M. Esinhart, le député de Laprairie, devait établir une manufacture de briques; si tel est le cas, que les briquetiers qui ont l'habitude d'accourir chaque printemps aux Etats-Unis, aillent demander de l'ouvrage à M. Esinhart. Mieux vaut servir un compatriote que les étrangers, quand les avantages sont analogues.

BONNE NOUVELLE!!!

Trente familles de Manchester et de Suncook, N. H., représentant 212 personnes doivent retourner en Canada ce printemps pour y demeurer.

FERD. GAGNON.

LE DÉTROI. SON FONDATEUR. LE COURAGE, LES ÉPREUVES ET LE PATRIOTISME DE NOS AIEUX.

DE LA MOTTE CADILLAC.

(Suite.)

Tout homme supérieur qu'était M. de Cadillac, il ne put échapper à la loi générale de la nature humaine; ce qui explique sa haine et les terribles accusations qu'il formule contre les Ministres de l'Eglise: car l'histoire, je ne dirai pas seulement celle du Canada, mais celle du monde entier fourmille de faits qui prouvent à l'honneur du clergé, que partout où le christianisme a passé, il a laissé des sillons ineffaçables de civilisation, de charité, de dévouement, de bonheur, de prospérité et d'amour du bien. Pourquoi alors les Jésuites auraient-ils agi différemment en ce qui concerne le Détroit?... Pour-

quoi auraient-ils demandé, désiré ou voulu que l'on abandonnât cette nouvelle position?... N'y avait-il pas là une croix à poser, des hommes à convertir et des âmes à sauver comme dans toutes les parties du monde?... Evidemment oui; aussi la division n'a-t-elle lieu que sur un point, la *traite des boissons que les Jésuites veulent interdire*, et que le Fondateur au contraire soutient de tout son pouvoir, comme nécessaire à la prospérité du commerce et au développement de la nouvelle ville. Aujourd'hui bien que 169 années se soient écoulées depuis cette époque, cette grave discussion n'est pas encore terminée; beaucoup sont contre les boissons, cela est vrai, mais il y en a d'autres qui sont pour. Qui a tort? qui a droit? La moralité, la raison, la sagesse et la civilisation disent que ce sont les premiers qui sont dans la bonne voie, en ce que les boissons sont pernicieuses, funestes à l'homme, funestes à sa santé, à son esprit et même à son avenir, car de l'avis de toutes les personnes sensées, les cabarets sont pour la plupart le tombeau de l'intelligence, où malheureusement un honnête jeune homme va souvent perdre son argent, son honneur et sa vie dans ce détestable vice qu'on nomme *ivrognerie*. Les Pères Jésuites de 1703 devaient donc tout naturellement tonner contre un si dangereux abus; et la tenacité que tous les chefs de l'Eglise apportent à continuer cette sage doctrine, leur donne gain de cause. Faudrait-il conclure pour cela que les Pères Jésuites de 1872 veulent la ruine du Canada où l'anéantissement du nouveau monde? Non, ils cherchent à moraliser le siècle en améliorant les hommes. Mais ainsi que j'ai déjà remarqué, M. de Cadillac n'envisagea point les choses à ce véritable point de vue, il ne vit dans cette opposition que des crailleries injustes et importunes, toutes systématiques pour renverser l'édifice naissant qui lui avait déjà coûté tant de peines et de fatigues, et qu'une faction si faible qu'elle pût être pouvait anéantir. Aussi, dans ces fâcheuses prévisions, demanda-t-il à aller en France pour mieux défendre sa cause: demande qui lui fut refusée par le gouverneur en raison du procès scandaleux que lui intentèrent les directeurs de la Compagnie pour dépenses frivoles et préjudiciables à leurs intérêts. M. de Cadillac avait donc à lutter de toutes parts; ce n'était pas seulement les Sauvages qu'il avait à combattre, mais bien ses propres compatriotes; tant il est vrai que plus un homme est capable, plus il a d'ennemis dangereux et de destructeurs redoutables, pour qui le mensonge et la calomnie sont les armes principales. Les jalousies prétentieuses, les ambitions vulgaires vinrent grossir les rangs des opposants sérieux, afin de mieux se liguier contre lui. M. de Cadillac, soit aveuglement, soit mépris, ne s'occupa nullement de ces derniers, et ne s'attacha qu'aux Jésuites, qui, cependant, ne lui faisaient qu'une opposition franche et loyale. Ce fut son second tort, car le premier et le plus grand en raison des résultats qui en furent les conséquences, est sans contredit de n'avoir pas su se concilier les bonnes grâces de M. de Frontenac, tout puissant près de la cour de Louis XIV. Mais M. de Cadillac se reposait sur son mérite personnel et aurait cru se déshonorer en cherchant à capter la confiance de qui que ce soit; il se croyait l'égal de ses chefs, peut-être même dans sa pensée se trouvait-il supérieur par le génie; ce qui expliquerait la mésintelligence qui lui régna presque toujours entre eux. Chacun savait que l'Europe avait les yeux tournés vers la colonie, que l'histoire rapporterait un jour à la postérité les hauts faits de son siècle. C'est pourquoi chacun brigait l'honneur d'être au premier rang; aussi, pour atteindre ce but, descendait-on quelquefois jusqu'à la médisance, si ce n'était même la calomnie. La lettre que M. de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France, écrivit de Montréal au ministre en 1704, est une preuve de cette jalousie qui les animait, puisque sans motif plausible il écrit: "qu'il doute que le portrait que La Motte Cadillac fera du Détroit puisse être sincère," insinuation perfide qui, tôt ou tard, doit porter ses fruits, et nuire au vaste projet de son fondateur qui, lui, ignorant ce qui se passait par correspondance, proposait l'établissement d'un séminaire afin d'y faire instruire les enfants des Sauvages, et de réunir plusieurs tribus à Détroit pour contenir les Iroquois. Malheureusement, toutes ces calomnies, si fausses qu'elles pussent être, ne lui furent pas moins préjudiciables, et rien de ce qu'il sollicitait ne fut accordé. Forcé lui fut donc de rester inactif, quand son imagination active et brûlante enfantait tant de prodiges et de grands deurs pour la colonie nouvelle.

L'année 1706 lui fut encore plus défavorable et vint, pour ainsi dire, mettre le comble à tant de malheurs, de déboires, et à tant d'illusions détruites. Des difficultés qui s'élevaient tout-à-coup entre les Outaouais et les Miamis, les destructeurs de M. de Cadillac s'empressèrent de rejeter tout le blâme sur lui, et dans leur haine aveugle, ils allèrent jusqu'à lui imputer le crime d'avoir allumé la guerre qui devait mettre les armes aux mains des cinq cantons. Si ridicule que soit cette accusation, elle ne fut pas moins accréditée dans le vulgaire et servit admirablement les projets de tous ceux qui avaient rêvé la perte de M. de Cadillac.

Ces difficultés cependant n'eurent point les conséquences que l'on appréhendait, et sans le ressentiment que beaucoup éprouvaient pour M. de Cadillac, ce fait eut pu passer inaperçu, tant les attaques de ce genre étaient communes à cette époque de désolation. Les Miamis tuèrent quelques Outaouais et le combat s'arrêta là. Mais cette nation alliée se jugeant outragée par la mort des siens, en demanda vengeance à M. de Cadillac qui, malgré ses bonnes intentions fut obligé de différer; ne pouvant rien faire avant d'avoir été prendre les ordres à Québec: mais connaissant la défiance susceptible qui animait ces peuples barbares, il leur déclara qu'il allait laisser sa femme à Détroit, et que tant qu'ils la verraient parmi eux, ils n'auraient rien à redouter. Malheureusement la fatalité pesait sur lui d'un poids immense; sa vie ne semblait plus compter que des jours néfastes; aussi et malgré toutes les sages précautions qu'il prit avant son départ un événement fortuit vint renverser tous ses plans, et lorsqu'il revint de son voyage, il eut la douleur d'apprendre que le sang avait coulé en son absence; les Outaouais, ayant attaqué les Miamis et tué une quantité assez grande des naturels et de français et un missionnaire, soit surprise, soit faiblesse, M. de Cadillac ne fut peut être pas à la hauteur de l'événement en cette circonstance, et au lieu de sévir rigoureusement comme son devoir l'exigeait, il se laissa entraîner par un excès de générosité qui lui fut encore funeste, en faisant grâce aux coupables, contrairement à l'opinion du gouverneur de la Nouvelle-France qui voulait qu'on les livrât à la justice de leur nation. Les Miamis à qui l'on avait promis une satisfaction, demandaient leurs têtes, et en apprenant la décision de M. de Cadillac, ils crièrent à la trahison et se vengèrent en massacrant les français qui se trouvaient dans leur bourgade. Ces assassinats furent pour M. de Cadillac comme un appel aux armes: il se préparait à aller venger les siens, lorsqu'il apprit que les Hurons et les Iroquois excités par les discours incendiaires de quelques agents provocateurs

de la Grande Bretagne s'étaient entendus pour faire main basse sur tous les français qui se trouvaient dans la contrée et les passer par les armes. M. de la Motte fut obligé de dissimuler son ressentiment et de faire la paix avec eux. Mais les sauvages méprisant sa faiblesse, n'observèrent aucune des conditions du traité. Cependant, cette paix que l'on pourrait appeler plus justement une trêve en raison de sa courte durée, n'en avait pas moins rompu le complot des Indiens: dès lors M. de Cadillac, voyant les Miamis entièrement seuls, marcha contre eux avec 400 hommes, et remporta une victoire éclatante, si éclatante même que ces barbares furent obligés de se soumettre, sans condition, à la clémence du vainqueur. Ce triomphe de M. de Cadillac, loin d'éteindre les haines qui pesaient sur sa tête, ne fit au contraire que les raviver. Tous les habitants le détestent; il est traité comme le bouc émissaire de la colonie, aussi chacun semble-t-il avoir hâte de se défaire de lui comme d'un ennemi dangereux. Dans cette crise si difficile de l'impopularité, sou courage ne l'abandonne pas; plus il est calomnié, plus il relève la tête, il sent qu'il a une mission à accomplir et se console des malheurs qui l'accablent dans le présent, en songeant à l'avenir plus juste et plus équitable envers lui, qui se chargera de le réhabiliter par quelques belles pages dans l'histoire. Ce soldat martyr, entièrement désillusionné, ne travaillait plus que pour la postérité. Aussi malgré les pièges tendus sournoisement sous ses pieds, malgré la haine envieuse qui l'entourait et l'abandon général de ceux qu'il avait crus un instant ses amis, il continue sa pénible tâche et trace le sillon de cette belle ville que nous habitons aujourd'hui. Le combat meurtrier de 1706 contre les Miamis ne fut pas le dernier qu'il eut à soutenir; bientôt diverses nations sauvages se liguèrent et viennent attaquer les Renards attirés à Détroit par M. de Cadillac: ces derniers prennent la fuite; mais l'habile commandant ne veut pas perdre le fruit qu'il attend de leur présence dans ses murs; il les ramène victorieusement à Détroit dans le fort qu'ils s'étaient bâtis.

E. N. LAORON.

Détroit, le 27 février 1872.

WORCESTER, MASS.

La retraite prêchée par l'abbé Chandonnet a porté des fruits abondants. Le nombre des communions a été de plus de 1,300. Plus de 750 hommes se sont approchés de la table sainte.

Une société de tempérance vient d'être organisée par le Rév. J. B. Primeau. Déjà 884 personnes se sont enrôlées sous la bannière de la société. Avant deux mois la congrégation entière aura pris la croix. Puisse-t-elle avoir de nombreux imitateurs.

Un correspondant de la *Gazette* de Cincinnati reconnaît l'efficacité du traitement suivant pour la petite vérole.

Prendre de l'orge ordinaire et la faire bouillir dans l'eau jusqu'à parfaite cuisson; filtrer l'eau et la boire chaque jour en y ajoutant 15 grains de salpêtre, continuer cette boisson jusqu'à ce que les boutons apparaissent sur la peau environ trois jours après la fièvre. L'effet de cette boisson est d'arrêter court le développement de la fièvre.

Arrêter l'usage de cette boisson et prendre ensuite du bon vin coupé avec de l'eau et du sucre blanc, cette boisson stimule l'action du sang et efface les grains de petite vérole.

L'usage du vin, de l'eau et du sucre doit commencer aussitôt que les boutons commencent à paraître sur la peau.

Ne pas prendre d'autre médecine et garder la diète. Ce mode de traitement est celui pratiqué par le célèbre docteur irlandais Dixon et a été mis en pratique dans de nombreux cas avec succès dans le pays.

Le *Mercury* donne, pour guérir la picotte, un remède qu'il dit avoir été communiqué par un vieux loup de mer, qui en a fait usage avec succès pendant 20 ans. Dissoudre une cuillerée à thé de sulfate de zinc dans une chopine d'eau douce et l'appliquer sur les pustules avec une éponge.

CHOSSES ET AUTRES.

Il y a vingt manufactures de chaussures à Baltimore, qui emploient 4,000 personnes. Les hommes y reçoivent un salaire de \$22, et les femmes de \$12 par semaine.

Quand la même chose se verra-t-elle en Canada?

L'hiver a été propice aux coupes de bois. Sur la seule rivière de Kenebec, il a été coupé 100 millions de pieds de planches.

On emploie, tous les mois, 400,000 pieds de bois à la grande manufacture de chars de St. Albans, Vt. Ces boutiques appartiennent au "Vermont Central."

Il y a 1,261 fromageries dans les Etats-Unis. Dans l'Etat de New-York il y en a 994, qui emploient le lait de 259,000 vaches.

14,247 milles de chemin de fer sont maintenant en opération en Angleterre. Ces diverses lignes ont coûté £500,000,000. Le total des revenus annuels, dépenses payées, se monte à £22,000,000 sterling.

Depuis 25 ans que notre St. Père le Pape est sur le trône pontifical, il a reçu des présents pour une valeur de 24,000,000 de francs.

Un Américain lui a donné, en son nom seul, 1,250,000 de francs.

Wm. B. Astor, de New-York, est riche de \$50,000,000.

Je viens de lire quelque part: "Détail effrayant révélé par la statistique: L'Assemblée nationale française possède, dans son sein, quarante docteurs en médecine. "Vous voyez bien qu'elle a le droit de nous travailler la constitution."

Pour finir: Désirez, chèrement, aimez tendrement.

COURTE-HUË.